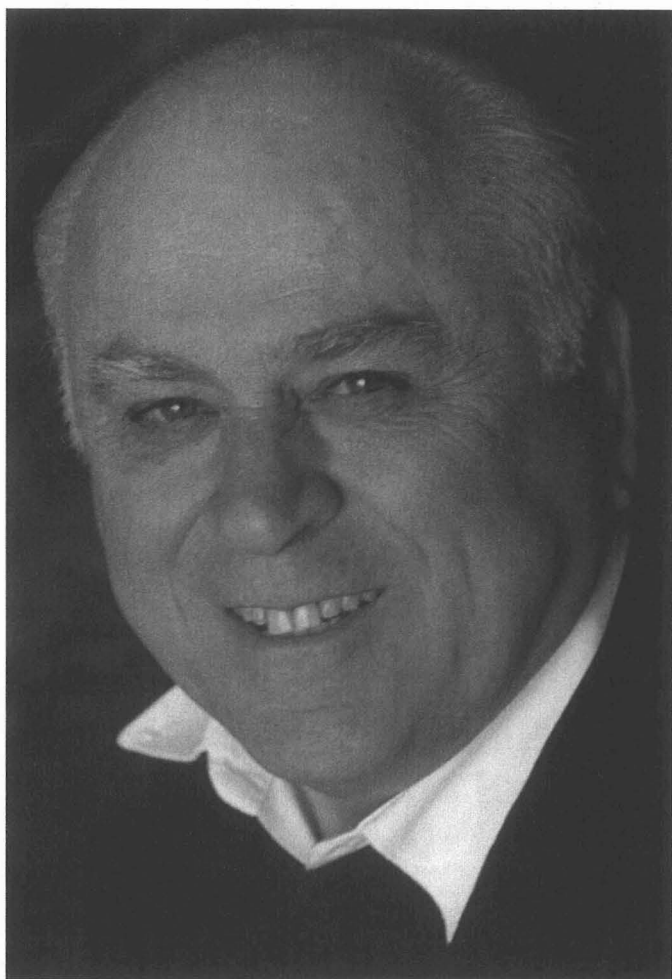


Jean-Max Tixier (Marseille, 1935), poète, nouvelliste, romancier, critique. Docteur de III^e cycle. Membre du comité de rédaction des revues *Encres Vives*, *Autre Sud*, *Poésie 1*. A publié environ soixante-dix livres, dans des genres divers, et obtenu le Grand Prix Littéraire de Provence 1994, pour l'ensemble de son œuvre. Il s'intéresse à la littérature sous toutes ses formes et poursuit une réflexion sur les rapports de la poésie contemporaine avec les sciences. Il œuvre également, dans sa région, pour une décentralisation culturelle effective, c'est-à-dire dans le sens de la qualité et de l'ouverture. Voir bibliographie, p. 52.



JEAN-MAX TIXIER



PASSAGES

(inédit)

I

Le tumulte intérieur se réduit à un mot. Au milieu de la page brille une étoile noire. Une souillure que le regard réprouve. Un rayon semble avoir traversé l'étendue blanche du silence. Laisse sur son passage un souvenir de brûlure.

II

Le sens appelle le sens. Le verbe prend au verbe. Une dune ne figure pas le désert. Il faut la profusion des sables. Les semences de l'incertain. Le poème en use de même, rassemblant grain à grain l'infime et l'infini.

III

Cette vibration dans les lointains n'indique pas la piste. Mais le miroitement de tant de soifs inassouvies. Le sol foulé devient de verre. Il casse sous le regard. Le vent l'emporte dans la mémoire. Où se rejoignent tous les pas.

IV

Ce que vaut une image dans un lieu sans images, c'est le prix du mirage. Dans l'invisible mur qui barre l'horizon, le harsard perce un passage étroit où tu te glisses. De là viennent les mots qui consomment ta bouche. Cet absurde désir de donner forme au vent.

V

En regard des constellations ce miroir ne renvoie pas les images. Un trou noir dans l'épaisseur nocturne de la langue aura raison des mots. Un appel sans matière aspire la matière. Le songe, soudain plus lourd, s'enfonce dans le songe. Sans atteindre la profondeur où la chute est repos.

VI

L'illusion ne change jamais d'espace. Impose des gestes immuables. Déplace des corps inventés. Tandis que naissent des langages nouveaux qui s'effacent sans descendance. Ici. Ailleurs. C'est toujours trop tard pour un autre silence.



AUTRES POEMES

Parler pour n'être pas vaincu
Je retiens mot à mot le silence
Comme une digue l'océan
Je désigne l'absence
Au regard de l'absent
Mes mots donnent la chair
A ce qui n'en a pas



Poser du vide sur le vide
Revient à le nier
Je peux marcher en moi
Sans tomber dans l'abîme
Puisque je suis le pas
En étant le chemin
La pierre et l'air soudés
Qui pèsent sur le jour
Enveloppé de nuit



Avoir pour cible l'indicible
Tout l'être du langage
A mes pieds déployé
Ivresse de trouver
Promesse dans l'ivraie
Le germe
Dans ce qui n'avait pas
La chance d'advenir

DEUX FABLES SANS MORALE

1

Des pieds frappent le sol quelque part sur la terre
Le même oiseau s'enfuit de mille bouches ouvertes
De quelque côté que se tournent les yeux le temps gonfle sa voile

Trois vieilles sans visage tricotent le silence
Elles lancent parfois leurs doigts armés d'aiguilles
Comme un vaste épervier qui plonge dans la mer
Ramène des grands fonds des regrets palpitants retenus par les mailles

« La pêche est-elle bonne? »
Demandent les pasteurs drapés dans leurs manteaux de nuit
Tandis que la marée chasse l'odeur d'encens
Et les rites défunts

Les vieilles tirent sur le fil couleur de poussière
D'un même mouvement elles lèvent la tête
« Il est l'heure » disent-elles en chœur
Leurs pelotes s'enroulent à la crête des vagues
Tandis qu'elles entrent lentement dans les sables

2

A chaque écluse meurt un peu du marinier
La péniche descend la mémoire reflue
Bouillonnement d'images entre les parois rongées
Valves ouvertes d'inifimes moules crachent la nuit

Il ne sert plus à rien d'emprunter le chemin de halage
Tous les chevaux sont morts
La trace des sabots ne rythme plus l'espace
Le chant des batelier s'est noyé dans la mer
L'hiver glisse un chandail de gel sous la vareuse
On ne peut pas guérir devant la plaine vide et les corbeaux

Quand basculent les lourdes portes de fer sur un nouveau théâtre
Le jour épouse les méandres du fleuve
Et se noue à ton cou